

SUJETS LIBRES

Ainsi donc, par cette dernière ligne des nouveaux programmes de français de la classe de fin d'études, le texte libre se trouve officialisé. Nombre d'instituteurs qui n'avaient pas voulu — ou pas osé — se lancer sur cette voie, vont se trouver moralement dans l'obligation, tout au moins « de tâter du texte libre ».

Mais de quelle manière, avec quelles réticences et en lui faisant subir quelles déformations ?

Déjà, à Dijon, notre camarade Dufour avait mis le Congrès en garde contre les interprétations fantaisistes de certains.

J'aimerais qu'à ce sujet, un vaste débat s'engageât dans *L'Éducateur* pour que soient confrontés tous les procédés, les trucs particuliers, les petites manies, les interprétations diverses, qui ont pris naissance dans nos classes, à l'occasion de cette technique lancée par Freinet et qui est la base de la rénovation pédagogique qui s'amorce dans notre pays. A l'issue de ce débat, il serait excellent que Freinet fit le point. Qu'est devenu son enfant depuis que, parti du nid d'aigle de Saint-Paul-de-Vence pour ce tour de France d'un nouveau genre, il eût finalement, après maintes pérégrinations, obtenu droit de cité dans toutes les écoles de la République.

Et ne serait-il pas souhaitable que de tels débats s'engageassent pour nombre d'autres techniques « à la mode », comme disent les inflexibles tenants des méthodes d'antan. Je pense en particulier aux travaux d'équipes qui, selon la façon dont ils sont compris, peuvent tout aussi bien servir à la libération de l'enfant, à la formation de son sens social et à l'apprentissage de la responsabilité, que devenir, dans les mains d'un maître autoritaire, un outil d'asservissement plus raffiné que l'ancienne discipline magistrale.

Pour concrétiser mon désir, j'ai rédigé les quelques notes suivantes à l'issue d'une journée de classe marquée par la technique du texte libre.

Texte libre et Vocabulaire

Aujourd'hui, lendemain du 11 novembre, les textes sont faibles. C'est là une constatation que nous avons tous fait : parfois il y a pléthore de textes tous dignes de prétendre aux honneurs de l'imprimerie, d'autres fois c'est le contraire qui se produit. Il n'y a, je crois, pas lieu de s'en émouvoir, et bien souvent un texte pauvre, de par tous les « amendements » qu'il appelle (pour employer un vocabulaire dont les échos, en cette fin d'année, accaparent les ondes et encombrant les journaux) permet un travail beaucoup plus éducatif qu'un de ces joyaux que l'on rencontre quelquefois et à qui une mise au point

maladroite et tatillonne, risque d'enlever toute la fraîcheur, la poésie, la simplicité, voire la splendeur qu'il contenait.

Aujourd'hui donc, les textes sont faibles. Deux d'entre eux évoquent des journées de vacances (nostalgie) en cette terne matinée de novembre, des lumineux horizons de l'été, des courses folles dans la nature et des plongeurs dans l'eau tiédie.

Un autre rapporte une formidable partie de cache-cache (genre de texte qui revient périodiquement, lorsque l'on n'a pas grand chose à dire, mais que l'on veut quand même lire sa prose devant les copains). Une histoire de chats encore (il y a des spécialistes animaliers) et, enfin, deux textes seulement qui traitent de l'actualité, en l'occurrence, la cérémonie du 11 novembre au village.

Je suis tout de suite frappé par la pauvreté et la gaucherie de ces deux textes, et étonné, venant d'enfants qui, à l'ordinaire, se montrent beaucoup plus adroits dans le maniement de la langue. Quand je demande aux enfants de fixer leur choix, ils se regardent, me regardent, secouent la tête et grimacent d'une façon qui témoigne éloquemment de leur embarras. Certes, il n'y a pas aujourd'hui la moindre parcelle de cet élan enthousiaste qui si souvent explose en faveur d'un texte qui a su cristalliser l'intérêt commun. Finalement, les voix se dispersent au hasard.

C'est alors que j'interviens : « Peut-être pourrions-nous choisir un des textes se rapportant au 11 novembre ; c'est une occasion que nous ne retrouverons pas avant l'an prochain ; vos histoires de jeux... de chats..., nous en imprimerons encore de nombreuses au cours de l'année. D'ailleurs, nous devons agir un peu comme les journalistes, les « reporter », puisque nous rédigeons un journal... et puis, vous avez tous assisté à la cérémonie. Je pense qu'il vous sera facile de faire ensemble ce reportage ».

Ai-je fait pression sur le choix des enfants ? Sans doute, mais seulement après avoir constaté qu'ils avaient besoin de mon aide, et qu'aucun intérêt majeur n'avait prévalu dans leur choix antérieur.

La part du maître est-elle simplement celle de « technicien » qui aidera, grâce à sa connaissance de la machine-outil langue française, au modelage du texte ? Ce rôle parfois suffira, j'en conviens. Cependant, Elise Freinet, dans la série d'articles qu'elle a fait paraître dans *L'Éducateur*, a suffisamment montré qu'il ne devait pas toujours s'en tenir à ce rôle modeste. L'essentiel est sans doute de ne rien systématiser, de ne rien vouloir codifier et de conserver à toutes nos techniques cette souplesse qui leur permet de s'adapter aux circonstances infiniment variables d'une classe à l'autre. Car, prenons-y garde,

la routine guette aussi les méthodes dites « nouvelles », surtout depuis qu'elles sont officialisées ; il suffira à cette vieille dame, de relever un peu ses cotillons, de traverser d'une enjambée le fossé qui sépare les deux tendances « Ecole traditionnelle » « Ecole Nouvelle », et de s'installer de l'autre côté avec autant d'aisance.

Et ceci m'amène naturellement à évoquer les réflexions que j'ai maintes fois entendues, au cours des conférences plus ou moins pédagogiques, alors que circulaient de table à table quelque *Gerbe* ou quelque *Enfantines* échouées là par hasard.

D'un ton indigné :

— Mais c'est de la fumisterie, ce n'est pas un gosse qui a écrit cela !...

Sur le mode ironique :

— Mais c'est qu'ils ont des as dans cette école !...

Et triomphant :

— Tiens, et ce mot-là, au bout de la ligne, est-ce que c'est un gosse qui l'a trouvé ?

— Mais non, cher collègue, ça, ce n'est pas un gosse qui l'a trouvé... C'est le maître qui le lui a appris, le jour, le moment exact où l'enfant en a eu besoin pour s'exprimer.

À peu près comme vous, lorsque vous marchez à grandes enjambées en direction de votre jardin, après la classe du soir, dans l'espoir de bêcher un bon carré avant la nuit. Tout à coup, la bride de votre sabot se décloue. Alors, vous essayez de la remettre en place, en poussant avec les doigts. Deux mètres... et elle cède à nouveau. Cette fois, vous cherchez des yeux un caillou sur la route, vous regardez à droite, à gauche, vous faites 10 mètres en avant, vous revenez sur vos pas. Enfin, vous découvrez un petit morceau de brique qui fera office de marteau. Le bien piètre outil, hélas ! Le clou se tord... et pan ! sur les doigts que vous retirerez... mais trop tard. Le morceau de brique fait deux morceaux ; vous les lancez au loin et vous vous apprêtez à lancer de même au ciel les invectives les plus violentes quand... votre vieux voisin, qui a assisté gratuitement et clandestinement à la scène, vous apporte l'outil, si simple pourtant, mais qui vous faisait bougrement défaut : le marteau.

De même, mes élèves cherchaient : le cortège s'est... cassé, s'est partagé... s'est dispersé... s'est mis par petits groupes... Mais aucune de ces formules ne leur convenait (ce qui se conçoit bien ne s'énonce pas toujours clairement chez mes élèves). Le cortège s'est « disloqué », dis-je.

Je venais de fournir le marteau.

BELPERRON (Jura).